

L'ÎLE AU TRÉSOR

ROBERT LOUIS STEVENSON

L'ÎLE AU TRÉSOR

Roman traduit de l'anglais
par Jean-Jacques Greif



VOIR DE PRÈS

Titre original : *Treasure Island*

1^{re} édition en langue originale : Cassel & Company,
Limited, Londres, Paris & New York, 1883

© Éditions Tristram, 2018, pour la traduction française

© 2019, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-196-0

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

À
S. L. O.*,
un gentleman américain,
ayant été conçu en accord avec son goût
classique,
le récit qui suit est maintenant,
en reconnaissance de maintes heures
délicieuses,
et avec les vœux les plus affectueux,
dédié
par son ami dévoué,
L'AUTEUR.

* Samuel Lloyd Osbourne, enfant du premier mariage de Fanny Stevenson, l'épouse de l'auteur. (*Toutes les notes sont du traducteur, sauf mention contraire.*)

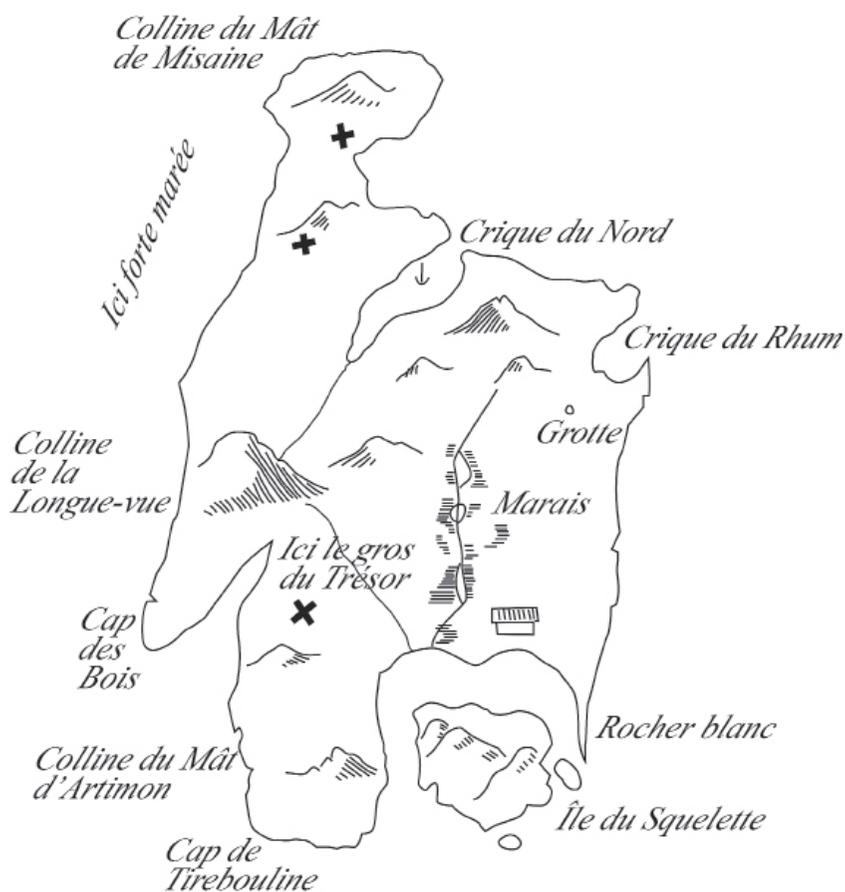
À L'ACHETEUR HÉSITANT

*Si des histoires de marins sur des airs de marins
Tempête et aventure, chaleur et froid,
Si goélettes, îles et renégats
Et flibustiers, or enfoui,
Et toute la vieille aventure, redite
À l'ancienne, exactement,
Peuvent plaire, comme ils me plaisaient jadis,
Aux enfants plus malins d'aujourd'hui :*

*– Ainsi soit-il, et à l'attaque ! Sinon,
Si la jeunesse studieuse n'a plus faim,
Ayant oublié ses anciens appétits,
De Kingston ou Ballantyne le valeureux,
Ou de Cooper* des bois et des vagues :
Ainsi soit-il aussi ! Et que mes pirates
Et moi-même partagions la tombe
Où ils reposent avec leurs créations !*

* William Kingston (1814-1880) et Robert Ballantyne (1825-1894) étaient des auteurs célèbres de romans d'aventures pour les garçons. Seul James Fenimore Cooper (1789-1851), qui a écrit *Le Dernier des Mohicans*, est encore connu aujourd'hui.

0 1 2 3
Une échelle de 3 milles anglais



Île au Trésor
Août 1750 J. F.

Donné par J. F. ci-dessus à Mr W. Bones Second du Walrus
Savannah ce vingt Juillet 1754 W. B.

Facsimile de la Carte, latitude et
longitude supprimées par J. Hawkins

Première partie

LE VIEUX FLIBUSTIER

CHAPITRE 1

Le vieux loup de mer à L'Amiral Benbow

Le sieur Trelawney, le docteur Livesey et le reste de ces messieurs m'ayant demandé de noter toute l'histoire de l'Île au Trésor, du début jusqu'à la fin, sans rien omettre si ce n'est l'emplacement exact de l'île, et cela seulement parce qu'il s'y trouve encore du trésor, je prends ma plume en cet an de grâce 17—, et je reviens au temps où mon père tenait l'auberge de L'Amiral Benbow et où le vieux marin balafre est venu loger sous notre toit.

Je me souviens de lui comme si c'était hier, avançant à pas lourds vers la porte de l'auberge, suivi par une charrette à bras sur laquelle sa malle de marin était arrimée ; un homme grand, puissant, massif, au teint cuivré ; sa queue de cheval poisseuse tombant sur les épaules de son manteau bleu pas très propre ; ses mains rugueuses et crevassées, aux ongles noirs ébréchés ; et le coup de sabre zébrant sa joue

d'une balafre livide. Je le revois, examinant la crique tout en sifflotant, puis se mettant à chanter cette vieille rengaine de marin que j'ai si souvent entendue par la suite :

Quinz' mat'lots sur la malle du mort –
Yo-ho-ho, une bouteille de rhum !

de sa vieille voix haut perchée et chevrotante, qui semblait avoir été accordée au grincement du cabestan. Il a frappé la porte avec un bout de canne qui ressemblait à un levier de marine. Quand mon père est apparu, il a commandé un verre de rhum d'une voix rude, mais ensuite il l'a bu lentement, comme un connaisseur, le savourant sans cesser d'observer les falaises et, en levant les yeux, notre enseigne.

« Gentille ptite crique », dit-il au bout d'un moment ; « l'coin idéal pour un marchand de grog. Beaucoup d'clients, l'ami ? »

Mon père lui a répondu non, très peu de passage, et bien dommage.

« Bon, dit-il, c'est le mouillage qui me faut. »
Puis, hélant l'homme qui tirait la charrette : « Hé

toi, mon gars, accoste ici et monte le coffre. » Se tournant vers nous : « Je resterai un peu. Je suis un homme simple ; du rhum et des œufs au bacon, ça me va, et le promontoire là-haut pour de voir les navires qui passent. Comment vous faudriez m'appeler ? Vous faudriez m'appeler capitaine. Oh, je vois ce que vous attendez – voilà ! » Il a jeté trois ou quatre pièces d'or sur le seuil. « N'avez qu'à me préviendre quand j'ai dépensé ça », dit-il du ton sans appel d'un commandant de vaisseau.

Et en vérité, malgré ses vêtements usés et son langage grossier, il ne ressemblait pas à un simple matelot ; mais plutôt à un maître d'équipage, ayant l'habitude de se faire obéir de gré ou de force. L'homme à la charrette nous dit que la malle-poste l'avait déposé la veille au Royal George et qu'il s'était enquis des auberges côtières. Je suppose qu'il avait choisi la nôtre de préférence aux autres après l'avoir entendu décrite comme bien tenue et isolée. C'est tout ce que nous avons appris sur notre hôte.

Il n'était pas bavard. En général, quand on lui adressait la parole, il ne répondait pas mais

vous jetait un regard féroce et soufflait du nez comme une corne de brume ; de sorte que nous avons vite appris à le laisser tranquille. Il se promenait toute la journée autour de la crique, ou sur les falaises, avec une longue-vue de cuivre ; il passait ses soirées dans un coin du salon, près du feu, à siroter du rhum coupé d'un peu d'eau. Au retour de sa balade quotidienne, il demandait toujours si des marins étaient passés sur la route. Nous avons d'abord cru que la compagnie des gens de mer lui manquait ; et puis nous avons compris qu'il désirait au contraire les éviter. Quand un matelot passait la nuit à L'Amiral Benbow (ce qui pouvait arriver quand l'un d'eux allait à Bristol par la côte), il l'observait à travers le rideau de la porte avant d'entrer dans le salon ; et ne produisait pas plus de bruit qu'une souris en sa présence. Pour moi, au moins, cette attitude n'avait rien de mystérieux ; car je partageais, d'une certaine façon, son inquiétude. Il m'avait pris à l'écart, un jour, et m'avait promis une pièce d'argent de quatre pence le premier de chaque mois si « j'ouvrais l'œil et le bon » afin de l'avertir quand

je verrais « un marin à une jambe ». Souvent, quand je réclamaïis mon salaire au début du mois, il soufflait du nez et me foudroyait du regard ; mais avant la fin de la semaine il ne manquait pas de se raviser, de me donner ma pièce de quatre pence et de répéter son instruction de guetter « le marin à une jambe ».

Je vous laisse imaginer combien ce personnage a pu hanter mes rêves. Les nuits de tempête, quand le vent secouait les quatre coins de la maison, quand la houle s'élançait en grondant à l'assaut des falaises, je le voyais sous mille formes différentes, plus diaboliques les unes que les autres. Tantôt la jambe était coupée au genou, tantôt à la hanche ; ou bien c'était une créature monstrueuse qui n'avait jamais eu qu'une seule jambe, en plein milieu de son corps. Dans mes pires cauchemars, il me poursuivait en sautant à cloche-pied par-dessus haies et fossés. Ma pièce d'argent mensuelle me coûtait cher, sous la forme de ces illusions abominables.

Mais si l'idée du marin à une jambe me terrifiait, j'avais beaucoup moins peur du capitaine lui-même que les diverses personnes

qui l'approchaient. Certaines nuits, il absorbait tellement de rhum à l'eau que sa tête en était submergée ; il chantait alors parfois ses folles et féroces chansons de matelot sans s'occuper de quiconque ; mais il lui arrivait aussi d'offrir une tournée générale et de forcer la compagnie à écouter ses histoires en tremblant, ou à reprendre ses chansons en chœur. J'ai souvent entendu la maison vaciller sur l'air de « Yo-ho-ho, une bouteille de rhum » ; toutes les personnes présentes donnant de la voix comme si la crainte d'une mort certaine les contraignait à chanter plus fort que leur voisin. Car ces crises le poussaient au comble du despotisme ; il frappait la table pour obtenir un silence absolu ; il se mettait en rage quand on lui posait une question, ou bien quand on ne lui en posait aucune – parce que, pensait-il, la compagnie ne suivait pas son récit. Personne ne devait quitter l'auberge tant que la boisson ne l'avait pas assommé et envoyé au lit.

Ses histoires étaient pourtant ce qui effrayait le plus les gens. Des histoires affreuses. Il y était question de pendaisons, de captifs qui devaient marcher sur la planche, des îles